

EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE DE RHODES
(FONDATION CARLSBERG)

PAR

CHR. BLINKENBERG ET K-F. KINCH

II^E RAPPORT, PAR KINCH

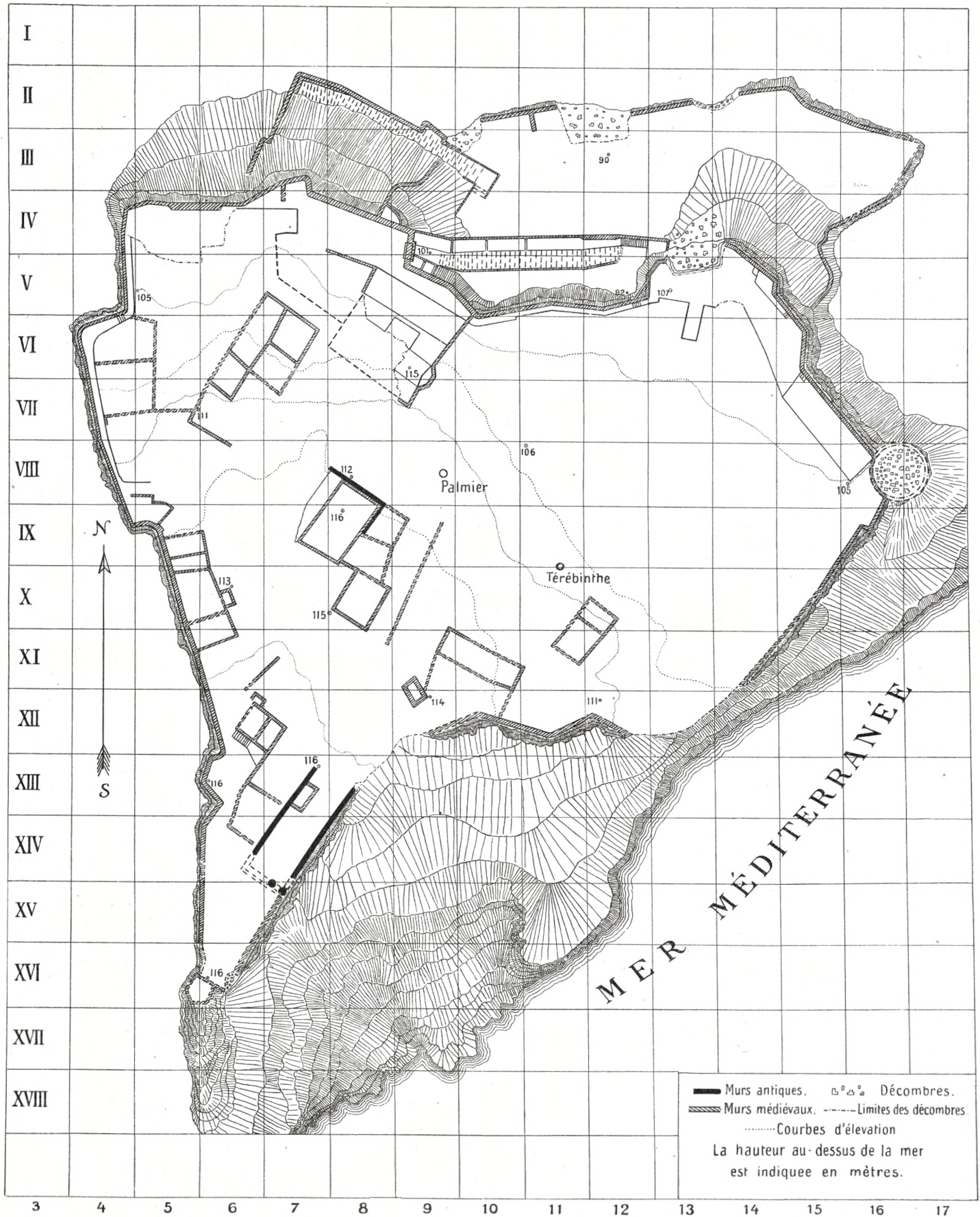
SUITE DU BULLETIN DE 1903, P. 98.

Notre travail à Lindos, interrompu par les chaleurs de l'été 1902, fut repris au commencement de l'automne. L'intervalle fut consacré en grande partie à des pourparlers engagés à Constantinople avec le gouvernement ottoman touchant l'interprétation et la portée de notre autorisation de fouilles. Notre désir était que cette autorisation (en turc Ruchsatnaame) ne fût pas limitée à la ville basse de Lindos, mais comprît également la citadelle ou acropole, qui était incontestablement la partie la plus importante au point de vue archéologique. Le gouvernement ottoman finit par consentir à interpréter notre permis dans le sens que nous souhaitions.

Au commencement d'octobre je me trouvais de retour à Rhodes, accompagné cette fois de deux collaborateurs, M. Juul Bagger, à qui étaient confiés le soin des mesures topographiques et le tracé des cartes, et M. H. Koch, architecte. Mon collègue M. Blinkenberg, occupé par ses travaux en Danemark, ne put nous rejoindre avant le milieu de janvier 1903.

Notre tâche était tout d'abord de dresser un plan de la surface de l'acropole dans l'état où elle se trouvait à notre arrivée, avec ses nombreuses ruines, grandes et petites, de constructions antiques, médiévales et modernes. En attendant que M. Bagger eût achevé ce plan, — exécuté à l'échelle de $1/200$, — il nous resta quelque loisir: nous l'employâmes à examiner la vieille bâtisse ronde située sur le promontoire de Hagios-Aimilianos, et à écarter la couche de terre, d'ailleurs assez mince, qui s'était déposée avec le temps à l'intérieur et autour de cette construction. Nous avons donné une description et une photographie de ce monument dans notre premier rapport (Bulletin de l'Académie royale de Copenhague, 1903 p. 86 s.). Nous supposions que c'était une sépulture antique: or cette hypothèse se trouva pleinement confirmée. En effet, en écartant la terre, nous avons découvert à l'intérieur, dans la partie S.-O., l'excavation creusée dans le roc et destinée à recevoir le cadavre. D'ailleurs nous n'avons trouvé aucun objet. Lorsqu'au moyen âge la bâtisse fut destinée à devenir une église et aménagée à cet usage, — peut-être même avant cette époque, — elle fut déblayée complètement. En examinant les alentours de ce monument, j'ai remarqué que la petite plate-forme qui lui sert de base a été dans l'antiquité entourée, du côté de l'Ouest, du Nord et du Nord-Est, par un mur d'enceinte dont on a conservé encore une assise de pierre; j'ai observé également qu'une rampe de terre bordée de chaque côté par des blocs de pierre non taillés, conduisait à cette plate-forme en partant de la base N.-O. de la hauteur.

Le 22 octobre nous pouvions commencer notre travail de fouilles dans l'acropole. Nous donnons ici une reproduction à échelle réduite du plan dressé par M. Bagger. Comme on le voit par ce plan, la superficie de l'acropole forme un triangle incomplètement régulier dont le sommet, qui représente en même temps le point le plus élevé de la citadelle



Échelle 1: 800

Fig. 8.

(116 m. au-dessus de la mer), est orienté vers le Sud. A partir de cette pointe étroite, le terrain s'abaisse et s'élargit vers le Nord, où la hauteur, au commencement de notre travail, était de 100 m. environ.

La longueur de la citadelle, du Sud au Nord, est d'environ 130 m. La plus grande largeur a à peu près la même mesure (127 m.). Nous avons évalué la superficie totale à 8380 mètres carrés environ. L'ouvrage extérieur situé du côté du Nord n'est compris dans aucune des évaluations qui précèdent.

La rampe d'accès qui conduit à la citadelle se trouve naturellement au Nord, du côté le plus bas. Immédiatement dans l'entrée, — et en partie plus haut, — se trouve la résidence gothique du commandant de place, bâtie vers le commencement du XVI^e siècle par d'Aubusson, grand-maître de Rhodes: pour la construire on utilisa en partie une bâtisse plus ancienne, datant du moyen âge. Tout contre le mur méridional de ce monument s'appuie l'église, qui est un peu plus ancienne que la construction de d'Aubusson. De tous les côtés, mais surtout vers l'Est, le Sud et l'Ouest, la falaise calcaire dont se compose la citadelle tombe en pente abrupte et se détache fortement du paysage environnant. Du côté de l'Est la mer profonde vient battre le pied de l'acropole. A l'Ouest s'étend la ville de Lindos, qui a conservé son nom intact depuis les temps historiques les plus anciens jusqu'à nos jours.

Tout ce que l'archéologie connaissait jusqu'à présent au sujet de l'acropole de Lindos provient en majeure partie de la description donnée par Ludv. Ross. Dans son premier voyage à Lindos, en 1843, Ross avait fait une tentative inutile pour se faire délivrer la clef de la citadelle; il revint au mois de mai de l'année suivante; il fut plus heureux cette fois, et c'est le premier explorateur moderne qui ait eu accès à la citadelle. Mais son séjour ne fut pas long. Il réussit pourtant, dans l'espace de deux demi-journées

environ, à copier une grande partie des inscriptions qui se trouvaient dans l'enceinte de l'acropole, principalement sur des bases de statues. Grâce à lui on soupçonna pour la première fois quelle richesse de statues avait possédée le sanctuaire. Tandis que Ross copiait les inscriptions, son compagnon, l'architecte Laurent, mesurait et dessinait les monuments antiques. Le rapport très bref donné par Ross sur les ruines de constructions a été publié dans *Gerhards Arch. Zeitung*, année 1851 (L. Ross, *Arch. Aufsätze*, 2. Saml., p. 393—396), avec une planche, et dans l'ouvrage de Ross, *Inselreisen*, t. IV (1852), p. 71—72.

Ross et son collaborateur pensaient avoir trouvé sur l'acropole les ruines de deux temples, l'un situé à la pointe Sud et l'autre à peu près au milieu de la citadelle. Or, constatant par de nombreuses inscriptions de Lindos que les divinités principales adorées dans la citadelle étaient Athéné Lindia et Zeus Polieus, et qu'Athéné tenait toujours le premier rang sur ces inscriptions, il en conclut que l'édifice placé tout en haut à la pointe était le temple d'Athéné tandis que l'autre situé plus bas était le temple de Zeus.

Cependant Dittenberger démontra en 1887, dans une étude bien connue sur le culte des Rhodiens (*De sacris Rhodiorum* II, p. IV et suiv.), que selon toute vraisemblance Zeus n'avait eu sur l'acropole de Lindos aucun temple, mais tout au plus un autel et une statue. Il fallait donc soumettre à une révision l'opinion de Ross sur la dénomination des deux ruines de temples qu'il pensait avoir découvertes. M. Hiller v. Gaertingen, qui a une connaissance toute spéciale du monde grec de l'archipel et dont le séjour à Rhodes en 1892 a été si profitable pour l'épigraphie de l'île, conclut alors que les deux constructions en ruines représentaient deux temples d'Athéné, celui du milieu de la citadelle étant le plus ancien et l'autre, à la pointe Sud, le plus récent: selon lui, ce dernier avait été élevé après le „Synoikismos“ rhodien et après que Lindos

eut cessé de former un État indépendant (Arch. Anzeiger, 1893, p. 131 et suiv.). De Hiller cette théorie a passé dans l'ouvrage récent de van Gelder sur l'histoire de Rhodes dans l'antiquité.

Malgré l'autorité de Hiller, une objection capitale s'est présentée à moi dès que j'ai regardé les dessins qui accompagnent l'article de Ross: le style de la construction centrale de la citadelle est du dorique postérieur et ne ressemble nullement à celui que nous trouvons dans les monuments en dorique ancien. Les proportions révèlent la manière récente, et il y a une particularité dont le témoignage est décisif: les dessins de Ross ou plutôt de Laurent montrent clairement sur le bord inférieur des blocs de la corniche un kymation lesbien. Or ce détail se présente à cette place au plus tôt dans le dernier tiers du V^e siècle avant J.-Chr. L'un des exemples les plus anciens que nous en ayons, — le plus ancien peut-être, — se trouve sur les propylées de Mnésiklès dans l'Acropole d'Athènes.

Comme Ross a cependant raison de voir un temple d'Athéné dans ce monument qui se dresse à la pointe Sud de la forteresse, dominant au loin la terre et la mer, et comme d'ailleurs il ne paraît pas qu'aucune autre divinité ait eu un temple sur l'acropole de Lindos, il reste à conclure que les ruines de la partie centrale, selon toute vraisemblance, ne proviennent pas d'un temple mais d'une autre construction appartenant au sanctuaire de la déesse. Nos fouilles ont confirmé la justesse de cette conclusion.

Nous avons commencé le travail à la pointe Sud, c'est-à-dire à l'emplacement du temple d'Athéné. En hiver 1901, lors de ma première visite à Lindos, j'avais déjà procédé au même endroit à quelques fouilles d'essai, et j'avais déblayé les deux extrémités de la bâtisse. J'avais trouvé à l'opisthodomé deux bases de colonnes dans leur position primitive; les autres colonnes, à l'extrémité N-E comme à l'extrémité S-O

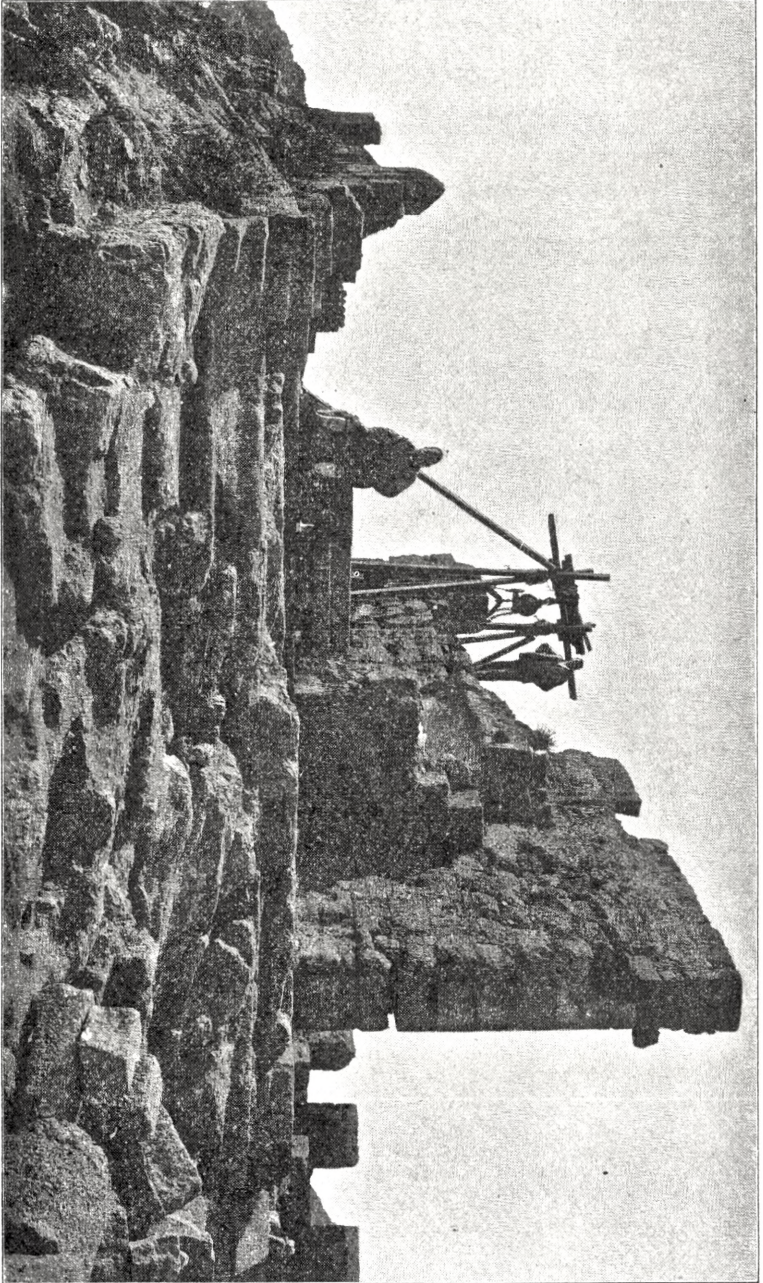


Fig. 9. Le temple d'Athènes.

(le temple est orienté vers le N-E) avaient disparu de leur place.

L'emplacement où on avait élevé le temple était étroit et resserré; les dimensions du temple sont donc relativement petites. Il n'était pas entouré de colonnes. La longueur du mur de la cella est de 17 m. Si l'on y ajoute les deux vestibules, la longueur du temple atteint environ 23 m. La largeur est de 7 m. 65 environ.

Voici les éléments que nous trouvons conservés dans leur situation primitive: une partie importante des assises de pierres (jusqu'à neuf) appartenant au long mur du N-O; une partie du long mur opposé (au S-E); en outre une partie du mur transversal entre le pronaos et le naos ainsi qu'entre le naos et l'opisthodomos; enfin les deux bases de colonnes mentionnées plus haut. Le tout en tuf calcaire.

Le plan du temple est maintenant déterminé d'une façon certaine. Lorsque Ross publia le plan dressé par Laurent, il se demandait s'il s'agissait d'un temple in antis ou d'un tétrastyle amphiprostyle. Plus tard, en 1852, il donna la préférence à cette seconde hypothèse, et l'expérience a montré qu'il avait raison. Le temple a bien cette disposition curieuse et rare.

On a retrouvé des portions suffisantes de l'architrave, de la frise et de la corniche doriques pour qu'il soit possible de dessiner une restitution de l'édifice.

Ce temple n'est pas le temple archaïque d'Athéné que, d'après Diogène Laërce, Cléobule, tyran de Lindos, avait fait élever (Diog. Laert. I, 89). Jusqu'ici nous n'avons rien retrouvé du vieux temple. Ce que nous avons maintenant à la pointe méridionale de la citadelle, c'est un édifice en style dorique récent. Sur le bord inférieur de la corniche on voit un kymation lesbien, et la hauteur de la frise est considérablement plus grande que celle de l'architrave. A en juger par ces caractères, la construction, ou plutôt la partie formant l'entable-

ΚΛΕΑΝΔΡΙΔΑΣΚΑΙΤΙΜΟΘΕΟΣΠΑΙΔΕΣΑΛΕΞΙΜΑΧΟΥ
 ΑΘΑΝΑΙΩΝΔΙΔΑΙΔΕΚΑΤΑ...

Fig. 10.

ment, n'est pas plus ancienne que le milieu du IV^e siècle avant J.-Chr. D'autre part une marque de tailleur de pierres, — un sigma aux branches très ouvertes: Σ , — peut nous indiquer que le long mur est un reste d'une construction antérieure, d'un temple plus archaïque.

Parmi les particularités de l'intérieur du temple, il faut signaler le linteau de la porte entre le pronaos et le naos. Nous l'avons trouvé à terre, au seuil de la porte entre les deux chambres; il était brisé en plusieurs morceaux, mais conservé en son entier. Sur le côté de la pierre qui était tourné vers le pronaos on lit une inscription de la première moitié du III^e siècle:

*Κλεανδρίδας και Τιμόθεος παῖδες Ἀλεξιμάχου
Ἀθάναι Λινθίαι δεκάτας.*

Le présent votif offert par les deux frères, fils d'Aleximachos, était naturellement la porte, qui devait être en bronze. Un *Ἀλεξιμάχος Κλεανδρίδα* du dème de Ladarma, dont il est question dans une inscription (Hiller I. G. I, 761²⁰), est certainement un parent rapproché, peut-être un fils de ce Kléandridas Aleximachou nommé sur le linteau de la porte.

La date que nous avons assignée à ce linteau semble indiquer que le temple a été bâti ou restauré vers l'an 300 ou peu après. Une conclusion analogue peut se tirer de l'inscription n^o 764 de

Hiller, laquelle est de la première moitié du III^e siècle; elle nous parle de dons en argent offerts par des personnes pieuses pour le renouvellement de la parure de la déesse et des vases du temple. Un incendie partiel avait-il eu lieu peu de temps auparavant?

Lors des fouilles d'essai dont j'ai parlé plus haut, c'est-à-dire en janvier 1901, j'avais fait retourner le bloc de marbre portant l'inscription votive I. G. I. 813 et qui, comme le dit l'inscription de la face antérieure, avait servi de piédestal à une statue de prêtre due au sculpteur Timochares. Je vis alors sur le dos de la même pierre une inscription plus récente, qui paraît dater de la première période de l'Empire romain. Déjà à cette époque l'œuvre de Timochares avait disparu, — on se rappelle que Cassius et d'autres Romains avaient pillé les trésors artistiques de Rhodes aux derniers temps de la République, — et la pierre avait été utilisée de nouveau.

Voici le texte de l'inscription:

*Τῷ Ψιθύρω νηὸν πολυκείονα τεῦξε Σέλευκος
κοσμήσας αὐτὸν ὥσπερ ἐχρημάτισεν.
χρηῶσεν καὶ θύειν οἷς καὶ τὸ συνειδὸς ἄριστον
καὶ τεμῶν δραχμῆ, ἥττονι δ' οὐκ ἐθέλειν,
καὶ τούτω χρηῶσθαι προσέτ' ὅς εἰς νηὸν Ἀθήνης.
δώσειν γὰρ πράξεις τοῖσι θύουσι καλὰς.*

Ainsi donc, un „héros“ d'oracle portant le nom assez rare de Psithyros (m. à m. „le chuchoteur“) a fait savoir à Seleukos que celui-ci devait lui bâtir un temple avec beaucoup de colonnes. Ceux-là seuls dont la conscience est pure apporteront des offrandes à ce temple, et le héros ne recevra pas d'offrandes au-dessous d'une drachme (v. 1—4). Dans les deux derniers vers (5—6) l'expression n'est pas tout à fait claire et la forme de la phrase est encore plus lourde qu'au début. On y déclare, semble-t-il, que celui qui à l'avenir

s'adressera au temple d'Athéné ira demander conseil au nouveau démon oraculaire et qu'il y trouvera son avantage.

L'inscription est curieuse et bizarre. Nous ne connaissons de héros du nom de Psithyros qu'à Athènes, d'après une note d'Hésychius au mot *ψιθύρα* [*ψιθύρα· ἐξ ὧν τὸ σύνηθες καὶ ἤρωος Ἀθήνησιν ὄνομα*]. Nous trouvons aussi le mot Psithyros comme surnom d'Aphrodite et d'Eros, et nous connaissons enfin un Hermès Psithyristès (cf. Usener, Götternamen, p. 267 et suiv.)

Le bloc porteur de l'inscription se trouvait au coin Nord du temple d'Athéné, comme on peut le voir sur la carte de l'acropole donnée par Hiller. Dans son voisinage immédiat gisaient plusieurs tambours de colonnes de travail récent, en style ionique ou corinthien, et dans nos fouilles nous en avons découvert plusieurs tout auprès du même bloc. Au même endroit nous avons également mis au jour un fragment de stylobate portant les marques de trois colonnes. Ce sont vraisemblablement les faibles restes du sanctuaire de Psithyros, qui en ce cas se trouvait immédiatement devant le mur N.-O. du temple d'Athéné, à l'entrée même du temple.

En dehors des inscriptions et fragments d'inscriptions, il a été fait relativement peu de trouvailles sur l'emplacement du temple et aux alentours. La raison de ce fait, c'est que la place a été complètement occupée par des maisons et des citernes du moyen âge, dont les fondations ont été poussées jusqu'à la roche naturelle, de sorte que la couche de terre était très mince. Cependant nous avons trouvé déjà sur cet emplacement les premiers fragments de ces figurines en pierre calcaire dont il a été fait plus tard une si riche moisson sur les escaliers des propylées; et enfin, arrivés devant l'angle S.-O. du temple, nous avons trouvé le haut du corps d'une statue de femme archaïque, en marbre, ainsi qu'une statuette féminine de l'époque hellénistique, en marbre également, sans tête, mais bien conservée pour le reste.

Pour ce qui est des inscriptions, nous avons trouvé dans le voisinage du temple un petit nombre d'inscriptions archaïques datant du V^e siècle, mais réduites en petits fragments. Elles paraissaient toutes avoir été brisées volontairement, et nous avons supposé que dans les grands travaux de construction auxquels on s'est livré sur la citadelle au commencement de l'époque hellénistique ou antérieurement, toutes les inscriptions et sculptures plus anciennes ont été taillées en morceaux, et que la plupart de ces fragments ont été jetés dans la mer par-dessus la falaise voisine.

Comme le travail des fouilles sur l'emplacement du temple touchait à sa fin, notre attention se porta sur le terrain situé au N. et au N.-E. du sanctuaire. Ici la couche de terre était plus profonde et faisait espérer un butin plus abondant. Parmi les nombreuses maisons datant du moyen âge, la grande citerne se dressait au centre de la citadelle. Dans les murs de cette citerne se trouvaient encastrées les ruines de construction dorique dont il a été question plus haut. En les examinant de plus près, nous avons constaté qu'elles se composaient essentiellement d'un mur, lequel devait être le mur de derrière d'un édifice. Comme le mieux était de fouiller cette construction en commençant par le devant, nous transportâmes, au commencement de novembre, notre emplacement de travail à 60 mètres plus bas vers le N.-E., jusqu'au carré XII, 13 de notre plan; nous partîmes de la pente escarpée qui tombe vers la mer, et nous commençâmes à pousser les travaux dans la direction des ruines de l'édifice dorique.

Les résultats répondirent bientôt à notre attente. On eut d'abord, en fait de trouvailles importantes, la base d'un assez grand monument votif élevé avec le produit du butin recueilli dans une expédition maritime qui fut entreprise sous le commandement des triérarques Agathostratos, fils de Polyaratos, et on, fils d'Archelas. Le nom du nauarque ne se trouve pas sur les fragments découverts jusqu'ici de ce piédestal.

L'Agathostratos en question est certainement identique à l'amiral rhodien déjà connu, Agathostratos Polyaratou; on sait que peu de temps après l'an 244 av. J.-Chr. cet amiral remporta la victoire d'Ephèse qui mit fin à la domination égyptienne dans l'archipel et inaugura la prépondérance de Rhodes sur la mer. En remerciement de cette victoire, la ligue égéenne fit élever à Agathostratos une statue d'honneur dans l'île de Délos, où était le centre de la ligue. Le socle de cette statue a été découvert au cours des fouilles exécutées à Délos par l'École française d'Athènes. On peut lire l'inscription dans Dittenberger, *Sylloge I. Gr.*² II, n° 224.

La profondeur de la couche de terre devenait de plus en plus grande à mesure que nos pioches et nos brouettes quittaient la pente de la falaise pour s'avancer vers le Nord-Ouest. On trouva quelques socles de statues, et vers le milieu de novembre apparurent les premières traces d'un portique dorique dont plusieurs tambours de colonnes reposaient encore à leur place primitive.

On se rendra compte de l'état des fouilles à ce moment en considérant la reproduction ci-jointe d'une de nos photographies. Sur la droite de la gravure on voit l'église dite byzantine, et à gauche de celle-ci un palmier, survivance du grand et bel arbre qui se dressait encore là dans la seconde moitié du XIX^e siècle, et qui fut fendu par la foudre; au milieu et au premier plan se tient le contre-maitre de nos ouvriers, Angelis Kosmopoulos; à l'arrière-plan, à gauche du palmier, on voit les ruines de l'édifice dorique; et tout à fait à gauche, un térébinthe.

Après avoir découvert la série de colonnes, nous poursuivîmes les fouilles dans la même direction, c'est-à-dire vers le N-O. On trouva plusieurs tambours de colonnes qui étaient encore à leur place primitive. Il devint clair pour nous qu'à cet endroit, en travers de l'acropole, s'étendait autrefois un long portique, une „stoa“ allant du S-E au N-O et faisant face au

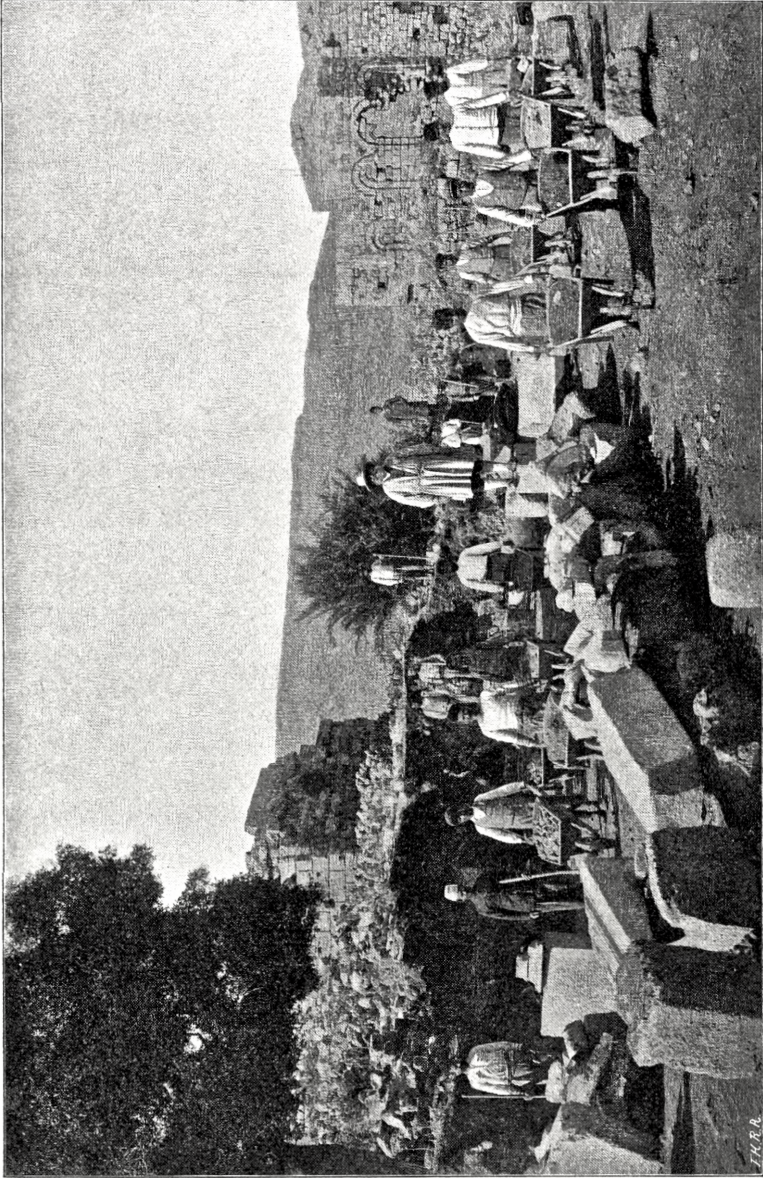


Fig. 11.

N-E, et que le mur dorique qu'on avait considéré comme appartenant à un temple était en réalité le mur postérieur de l'aile N-O du dit portique.

Mais qu'y avait-il dans l'intervalle entre la stoa et le temple? Les fouilles faites à ce moment nous permirent de répondre également à cette question. En effet, en déblayant un peu derrière le milieu de la file de colonnes, nous trouvâmes les degrés d'un escalier taillé dans le roc. Nous nous contentâmes pour l'instant de constater le fait; mais nous nous rendions déjà compte que ce que nous avons trouvé c'étaient les propylées du temple, un vaste et remarquable ensemble avec un escalier et une stoa devant cet escalier et en partie à côté de lui.

Cette stoa paraît bien être mentionnée dans une inscription de Lindos datant du I^{er} siècle avant J.-Chr.; cette inscription, qui n'est pas dans un état de conservation complète, a été publiée à plusieurs reprises, mais elle n'a pris une forme lisible que grâce à Hiller aidé de Wilamowitz. Elle est rédigée en distiques (hexamètres et pentamètres) et se trouve sur le socle d'une statue élevée en l'honneur d'un athlète qui avait été vainqueur au pugilat (?) dans les jeux solennels de Rhodes. Son nom était Deinoklès Philippou. L'inscription se lit dans Hiller, sous le n° 842. L'artiste, Théon d'Antiochia, avait été si heureux dans l'exécution de la statue que celle-ci paraissait vivante. Le jeune vainqueur était représenté assis, comme l'athlète pugiliste du musée des Thermes à Rome. Quant à l'emplacement occupé par la statue sur l'acropole de Lindos, il est dit dans l'inscription que Deinoklès „est assis sur la colline sacrée de Lindos près du temple d'Athéné“, et on voit ensuite un mot qui commence par *st*: c'est certainement le mot *στοά*; et ainsi le distique arrive à se lire:

Δίν[δο]ν ἀν' ἐε[ρὸ]ν ἄστν παρὰ σ[τοιῶν περικαλλεῖ]
ἦσ[θ]αι Ἀθαναίας, ἀνθεμα π[υγμαχίας].

En poursuivant le déblaiement de la colonnade, nous trouvâmes le 20 novembre, au carré VIII, 10, le piédestal d'un monument votif qui avait été sculpté par un artiste célèbre dont Pline l'Ancien nous apprend qu'il se trouvait des œuvres „chez la Minerve de Lindos“ : c'était un travail en argent du toreute Boethos. Voici le texte de Pline (XXXIII, 154): „Mirum auro caelando neminem inclaruisse, argento multos; maxime tamen laudatus est Mentor proximi ab eo in admiratione Acragas et Boethus et Mys fuere; exstant omnium opera hodie in insula Rhodo, Boethi apud Lindiam Miner-
vam“.

Le piédestal de cette œuvre de Boethos fut trouvé par nous non loin de la façade du portique. Il n'était pas dans sa position primitive. On ne peut donc dire au juste si l'œuvre d'art était exposée à l'intérieur du portique ou bien à l'extérieur comme la statue de Deinoklès; cependant, comme il s'agit d'un travail en argent, il est plus vraisemblable d'admettre que sa place était sous le toit du portique, sans quoi il eût été trop exposé aux intempéries de l'air.

La matière employée pour ce piédestal est le marbre blanc (provenant de Lartos, non loin de là), avec des veines et des taches bleues. La forme est celle d'une pyramide tronquée, se rapprochant beaucoup d'un parallépipède. Le piédestal était surmonté d'un support auquel était fixée l'œuvre d'art; ce support manque actuellement, comme l'œuvre elle-même.

La face antérieure du piédestal présente en haut une longueur de 0 m. 87, mesurée au-dessous du petit listel arrondi qui se trouve à la partie supérieure de la face gauche ainsi qu'à l'arrière; la longueur dans le bas est de 0 m. 886. Hauteur: 0 m. 459. Épaisseur de la pierre: 0 m. 689 (mesurée également au-dessous du listel).

Aux traces que présente la face de droite, on peut voir qu'elle était appuyée contre quelque chose. La surface anté-

rière est un peu corrodée, et les angles légèrement écornés. Du reste la pierre est dans un bon état de conservation.

L'inscription de la face antérieure est régulière, fortement et profondément gravée. Hauteur des lettres: 0,018—0,02. Voir la phototypie ci-jointe fig. 12.

Le texte se transcrit ainsi:

Ἐπ' ἐσρέως τᾶς Ἀθάνας τᾶς Λινδίας
 Νικαγόρα τοῦ Παναϊτίου
 καθ' ὑδοθεσίαν δὲ Αἰνησιδάμου
 Βόηθος Ἀθαναίωνος Καρχηδόنيος πρόξενος
 ποιήσας Ἀθάνας Λινδαίαι χαριστήριον.

Cette inscription va mettre fin à l'incertitude et aux longues discussions sur la patrie et la chronologie de Boethos.

Pausanias le cite (V, 17, 14) à l'occasion d'une de ses œuvres qui se trouvait dans le temple d'Héra à Olympie: c'était une statue dorée représentant un jeune garçon assis; et Pausanias désigne l'auteur comme *Καρχηδόνιος*, c'est-à-dire Carthaginois. Il était peu vraisemblable que l'artiste grec Boethos fût originaire de la ville phénicienne de Carthage, et K. O. Müller avait supposé que *Καρχηδόνιος* était une faute de copiste pour *Καλχηδόνιος*, autrement dit que Boethos était né dans la ville bithynienne de Kalchedon. Notre inscription confirme la justesse de cette conjecture.

De même on peut voir que Benndorf et d'autres avaient raison de rapporter à notre Boethos un socle trouvé à Délos en 1879 (Löwy, I. G. B. N° 210). Ce socle supportait une statue d'Antiochus Épiphane (175—164), élevée en l'honneur de celui-ci par un certain Alexandros Apollodorou. Sur le piédestal on lit la signature de l'artiste: *Βόηθος Ἀθαν* . . . Le reste du nom patronymique fait défaut. Beaucoup trouvaient invraisemblable que Boethos eût vécu vers le milieu du II^e siècle: cette date leur paraissait trop tardive. Tous les doutes sont maintenant écartés. Le Boethos qui est nommé sur le

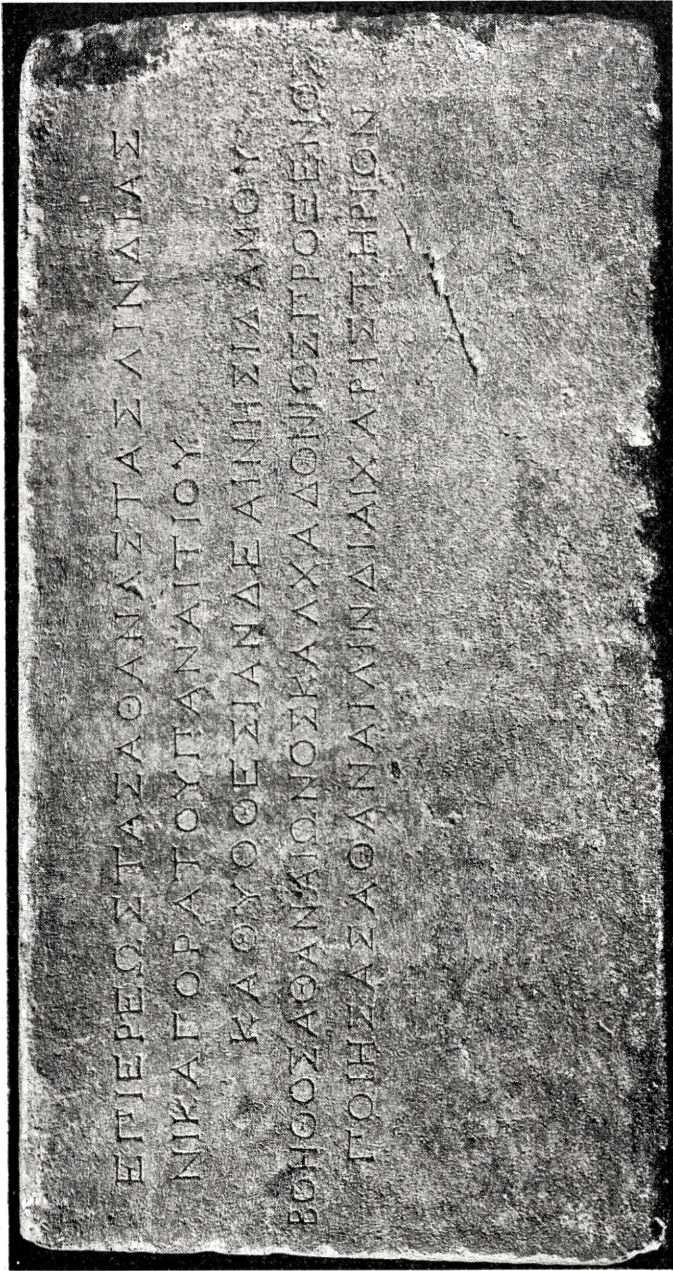


Fig. 12.

socle de Délos est bien celui dont le nom se trouve sur le piédestal de Lindos. Le nom paternel est absolument le même, et il n'y a pas une grande différence de date entre les deux œuvres.

La chronologie de notre inscription se laisse assez exactement déterminer à la fois par des raisons paléographiques et par le nom du prêtre d'Athéné qui s'y trouve cité.

En ce qui concerne d'abord les caractères de l'écriture, on doit admettre qu'il faut placer vers l'an 200 av. J.-Chr. la limite extrême à partir de laquelle, selon la paléographie de Rhodes, les deux jambages du Σ sont devenus horizontaux. Il est plus difficile de préciser le *terminus ante quem*. Cependant la forme de la lettre Π nous reporte aux premières périodes décennales du II^e siècle: la ligne horizontale commence au premier jambage vertical, mais elle se prolonge au-delà du point où vient aboutir le court jambage postérieur. Or cette forme se trouve dans les inscriptions de Lindos à l'époque indiquée, et, semble-t-il, exclusivement à cette époque. Parmi les exemples les plus anciens où apparaisse à Lindos ce trait épigraphique, nous citerons un socle découvert par nous; il était élevé en l'honneur de deux prêtres d'Athéné, Kleagoras Sosila, le père, et Sosilas Kleagora, le fils, et il porte une inscription donnant le nom de l'artiste: *Φύλης Ἀλικαρνασσεὺς ἐποίησε*. Cette œuvre appartient à l'âge moyen de Phylès (forme de la lettre: Σ), autrement dit elle date de l'an 200 environ ou des années immédiatement antérieures. Il faut rapporter à la même époque à peu près une inscription en l'honneur du général Nikagoras Pamphilida. Elle se trouve sur le piédestal de l'exemplaire lindique des statues élevées en l'honneur de ce général vers l'an 197 av. J.-Chr., après qu'il eut combattu quatre années de suite (ἑξἄν) en Asie Mineure; on a de la même inscription un exemplaire moins complet, trouvé à Carpathos, et qui est reproduit dans Hiller, n° 1036. Aux exemplaires plus récents susceptibles d'être datés

appartient l'inscription d'une base de statue en l'honneur de Peithias, avec la signature de Pythokritos (Hiller 104); mais cette inscription ne doit pas être de beaucoup postérieure à l'an 200, car la dame Astis qui est nommée sur la partie droite de la dite base, était honorée sur l'acropole lindique par une autre statue, exécutée par le sculpteur Phylès dans ses dernières années, lorsqu'il avait déjà reçu le titre d'évergète rhodien. Cette base fut trouvée au cours de nos fouilles.

La forme du Θ est remarquable et insolite. A Lindos cette forme appartient en général à l'époque impériale; mais elle peut être plus ancienne; on la trouve par ex. en Attique à la fin du III^e siècle.

Tout bien considéré, l'inscription de Boethos, d'après la forme des lettres, doit remonter au premier quart du II^e siècle.

Nous arrivons au même résultat en considérant le nom de prêtre *Νικαγόρας Πανατίου κ. υ. δὲ Αἰνησιδάμου*. Cet homme appartient à une famille notable de Lindos, famille dont faisait également partie le philosophe stoïcien Panétius. Un grand socle d'honneur avec les statues de plusieurs membres de cette famille se dressait autrefois sur l'acropole de Lindos. Plusieurs blocs de marbre qui en faisaient partie ont été trouvés par nous, encastés dans les piliers de l'église ou gisant plus bas, dans la partie Nord de la citadelle. Nous connaissons un *Παναίτιος Νικαγόρα κ. υ. δὲ Εὐφρανορίδα* comme prêtre du temple de Poseidon Hippios (dans le voisinage de Lindos?). Voir Hiller, Berl. Philol. Wochenschr. 1900. N° 1. Hiller suppose que c'est le célèbre stoïcien; j'ai des raisons de croire que c'est plutôt son grand-père.

Le Nikagoras nommé dans l'inscription de Boethos a été retrouvé par nous sur une autre inscription qui contient une liste des prêtres et fonctionnaires du culte à Lindos d'une année quelconque qu'on peut placer vraisemblablement aux alentours de l'an 200 ou peu de temps après, à en juger par les caractères des lettres. Sur cette inscription il est désigné

comme prêtre d'Artémis Kekoia. La même inscription nomme Ἀριστόλοχος Ἀριστοδώρου κ. ὕ. δὲ Φιλτία; cette année il n'a encore atteint que le grade de *ἱεροθύτας*. Plus tard (Cf. Hiller, n° 814) il devint prêtre d'Athéné et de Zeus ainsi que d'Artémis Kekoia, et il fut honoré d'une statue, œuvre de Pythokritos. Nous avons publié dans notre premier rapport (p. 85) une autre inscription placée sur la base d'un trépied ou d'un candélabre qu'Aristolochos, après avoir été nommé prêtre d'Athéné et de Zeus, consacra à Esculape et à Hygieia.

Or comme les œuvres du sculpteur Pythokritos se placent dans la première partie du II^e siècle et qu'il s'est passé quelques années depuis le temps où Aristolochos était *ἱεροθύτας* jusqu'à son élévation aux fonctions de prêtre d'Athéné et d'Artémis, et comme enfin l'inscription de Boethos doit être à peu près contemporaine de sa nomination comme *ἱεροθύτας*, nous avons là une autre preuve indirecte qui nous permet de placer cette inscription aux environs de l'an 200 ou peu après.

Comme le philosophe stoïcien Panétius était fils d'un Nikagoras et qu'il était né vers 190—185, il est vraisemblable que le *Νικαγόρας Παναιτίου κ. ὕ. δὲ Αἰνησιδάμου*, qui était prêtre d'Athéné dans l'année où Boethos inaugura son œuvre d'art à Lindos, n'est autre que le père du philosophe.

Grâce à nos trouvailles épigraphiques de Lindos nous connaissons maintenant, si je ne me trompe, trois générations de la famille Panaitios. A la première appartient le Panaitios Nikagora, fils adoptif d'Euphranoridas, dont j'ai parlé plus haut. Il avait deux filles et trois fils dont l'aîné était Nikagoras Panaitiou, adopté par Aínsidamos. Le fils aîné de ce Nikagoras est le célèbre stoïcien. L'année où Nikagoras était prêtre d'Athéna Lindia, ne saurait guère, à mon avis, être antérieure à la naissance de son premier fils. Je placerais donc l'offrande de Boethos, au plus tôt, vers 190—185 av. J.-Chr.

L'œuvre de Lindos n'appartient pas à la jeunesse de Boethos. Cela résulte de ce fait que, quand il l'a exécutée

il était déjà proxène des Rhodiens à Kalchedon. Il devait avoir produit des travaux antérieurs qui lui avaient acquis une réputation — peut-être travaillé pour Rhodes même, — après quoi on l'avait nommé consul rhodien. On peut supposer également qu'il appartenait à une famille considérée de Kalchedon. Les Rhodiens, dont le commerce était très étendu, avaient des raisons spéciales pour posséder un représentant près du Bosphore de Thrace, qui était la voie suivie par le commerce de la mer Noire. En l'an 220 avant J.-Chr., Rhodes avait dû faire la guerre aux Byzantins qui avaient imposé un droit de transit à tous les navires naviguant sur l'Hellespont.

En remerciement de l'honneur que les Rhodiens lui ont témoigné par cette nomination, Boethos dépose une œuvre d'art en argent, exécutée par lui-même, comme offrande votive sur l'acropole de Lindos; car il est clair que telle est la juste explication des termes de l'inscription. Les Rhodiens ayant choisi Boethos pour proxène, il a montré sa reconnaissance en exécutant l'œuvre en question pour la consacrer à l'Athéné lindique. Nous avons trouvé sur l'acropole de Lindos d'autres bases d'œuvres d'art qui avaient été consacrées en témoignage de reconnaissance (comme *χαριστήρια*) pour des nominations à la dignité de proxène.

On voit donc que la carrière artistique de Boethos a dû commencer dès la fin du III^e siècle; l'œuvre de Lindos appartient au milieu de cette carrière, et la statue de Délos à ses dernières années.

Lorsque notre travail de fouilles eut été suffisamment avancé vers l'Ouest pour nous renseigner complètement sur la Stoa, nous revînmes quelques mètres en arrière et nous commençâmes à déblayer les escaliers. Les restes de douze marches taillées dans la roche furent successivement mis au jour derrière le milieu de la Stoa. Ces marches avaient été et étaient encore en partie couvertes d'un revêtement en

tuf. C'était seulement la partie inférieure de l'escalier qui reposait immédiatement sur le roc. En haut, où le sol était trop bas, l'escalier se composait d'un appareil de grandes pierres; mais maintenant il est complètement détruit; d'ailleurs le même genre de maçonnerie était employé à la droite et à la gauche de l'escalier, où la roche ne s'élevait pas non plus assez haut pour qu'on pût y tailler des marches.

En examinant le terrain où avait reposé la partie droite de l'escalier, nous vîmes clairement des traces d'un escalier plus ancien, de construction archaïque; nous en avons trouvé en tout vingt marches; l'ouvrage appareillé se compose de pierres polygonales; les marches sont irrégulières en largeur comme en hauteur. Une d'entre elles portait un type de décoration datant du VI^e siècle environ.

Il est important de constater la direction de l'escalier archaïque. Nous devons conclure de cette direction que l'ancien temple était situé à la même place ou presque à la même place que le temple plus récent, et que l'entrée de l'acropole était dans les temps reculés à peu près à l'endroit où elle se trouve aujourd'hui.

[Au moment de terminer l'impression de cet article, nous apprenons qu'on vient de découvrir une grande inscription qui amènera plusieurs modifications dans la chronologie jusqu'ici supposée des artistes. Toutefois, pour Boéthos l'écart paraît être peu considérable. Le prochain rapport en rendra compte.

J. L. HEIBERG. J. L. USSING.]